# Hippocrate, Asclépion et la médecine moderne

*Lilli Herzig*

Kos, petite île grecque au passé glorieux pour ce qui est de la médecine (en effet, Hippocrate, 460–357 av. J.-C., y naquit), accueillait le XI^e^ congrès WONCA Europe. Nous nous y rendions avec d'autant plus de plaisir que le lieu est charmant, que son soleil nous a sortis, en particulier, de l'automne suisse, et, en général, des soucis quotidiens de nos cabinets.

Dans nos bagages, nous avions, nous les représentantes du groupe recherche de l'UMG Lausanne, deux posters, et une présentation orale de notre étude TOPIC («thoracic pain in community»), étude que nous considérons comme originale, puisqu'il s'agit d'une des seules études sur les douleurs thoraciques faites chez les généralistes et non dans un hôpital ou dans une salle d'urgence.

Nous le savons, si la médecine générale veut être reconnue à un niveau académique, elle doit investir dans la recherche. C'est une des choses que nous souhaitions partager à Kos avec nos collègues venus de toute l'Europe.

Quel lieu se prête-t-il mieux aux échanges entre confrères? Imaginez un arbre majestueux, vieux de près de 2000 ans, dont les branches doivent être soutenues par des constructions métalliques solides. Imaginez d'abord quelques boutiques (tourisme oblige!), mais aussi une petite place qui n'a rien perdu de son charme traversant les siècles (pourquoi ne pas y voir Hippocrate, avec ses élèves assis à ses pieds, le paternalisme étant encore de mise à cette époque-là, n'est-ce pas?!). Imaginons ces médecins, nos ancêtres, se promenant à l'ombre de l'arbre, la mer bruissant à leurs oreilles, partageant leur savoir, réfléchissant ensemble, trouvant de nouvelles pistes pour soulager le malade, le «patient» (ce n'est qu'à notre époque de consommateurs que le patient est aussi devenu un «client»!), comme nous le faisons encore aujourd'hui.

Comme tous bons touristes, nous avons loué un scooter, puis nous avons «séché» un après-midi de congrès pour aller visiter les vestiges du temple d'Asclépion. Asclépion, fils d'Apollon et d'une mortelle, a si bien appris la médecine qu'il est devenu le Dieu de la médecine, alors qu'il a probablement reçu tout son savoir des femmes («savantes»). Il a vécu à ce moment charnière où le savoir et le pouvoir ont été transmis de la femme, de la mère, à l'homme. En effet, voyez son symbole, le serpent, encore aujourd'hui le symbole de la médecine, ce serpent est pourtant depuis toujours le symbole de la terre-mère, Gaïa, à l'origine de toutes choses.

Quelques pensées étranges me sont passées par la tête: Asclépion symbolise, entre autres, la transmission du savoir-soigner de la femme à l'homme. Aujourd'hui, nous vivons l'inverse, une féminisation de la médecine, (peut-être un signe de dévalorisation comme le prétend un de mes collègues hommes). Les hommes, eux, quittent le métier de médecin pour se tourner vers des activités plus lucratives, peut-être vers la politique de la santé et de son économie.

Fait divers ou hasard? Nous aussi, nous vivons un changement important, et l'avenir de notre beau métier devient incertain.

Le temple que nous avons visité est construit sur les pentes douces au-dessus de Kos, avec une vue magnifique qui laisse planer le regard loin à la ronde. Un temple construit sur trois niveaux;

- Le premier niveau est le niveau de l'entrée. Avant de pénétrer dans le temple, il y avait les bains permettant de se défaire de la poussière du corps. Mais il y avait aussi la salle de prières, destinée à nettoyer l'âme et la préparer à la guérison. Moment de recueillement, d'arrêt, de prière, oui, mais moment de silence surtout, prévu pour pouvoir s'impliquer dans le processus de soin, laisser le quotidien derrière soi, se concentrer sur sa guérison. Ne serait-ce pas une chose à réintroduire à nouveau, dans notre monde pressé où la guérison s'achète au rabais, dans la précipitation, et où le mot «patient-patience» a perdu de son sens?
- Le deuxième niveau accueillait l'hôpital à proprement parler. C'est là que nous imaginons les médecins s'occupant des malades, avec les moyens de l'époque certes, mais aussi avec soin et sérieux dans le but non seulement de ne pas nuire, mais aussi de soulager. Leurs moyens? La diète, la gymnastique, les bains. Mais pas seulement, car ils recherchaient le sommeil, le repos, et surtout le rêve. Le rêve, envoyé par un Dieu clément, permettait de comprendre l'origine du mal et indiquait le chemin à suivre pour s'en défaire. Le rêve devenait alors un des remèdes les plus importants, il annonçait souvent une démarche personnelle, un sacrifice, une obligation à accomplir pour obtenir ce que l'on souhaitait.

– C'est aussi à ce niveau que devait se dérouler l'enseignement aux étudiants, enseignement basé principalement sur l'observation du malade. Et c'était certainement aussi le niveau de la recherche. En effet, les médecins de l'époque ont dû, comme nous, se demander quel traitement était le plus utile, quelle était la cause de telle ou telle maladie, comment comprendre un dysfonctionnement, comment pouvoir soigner mieux encore. Je pense, quant à moi, qu'ils n'avaient pas un contrôle de qualité tel celui qu'on nous impose dans notre monde «super administratif», mais ils ont probablement voulu, eux aussi, bien faire. Avaient-ils plus de «moutons noirs» que nous? Je ne le pense pas. A ce niveau, je les vois comme les précurseurs de nos UMG/FIHAM ou de nos instituts de médecine générale tant souhaités dans nos universités!
– Puis il y a le troisième niveau, celui des prêtres, les prêtres qui ont un contact direct avec les Dieux maîtres des lieux, les dieux qui, seuls, pouvaient attribuer la maladie ou la guérison. Peut-être pouvait-on marchander avec eux? Ces Dieux grecs avaient des traits éminemment humains et le mot «destin» avait encore un sens.

Nous nous sommes assis à chaque niveau. Nous avons contemplé ces lieux majestueux, rêvé à notre passé culturel, admiré la vue. Nous avons perçu de la sérénité dans le mot «soigner», et dans ce sentiment de bien-être que nous éprouvions à ce moment-là. Nous sommes ensuite montés au dessus du temple, dans une petite forêt de conifères, autre lieu rendu magique par le silence qui y règne, vu le peu de touristes qui s'aventurent sur ces chemins escarpés. Nous avons en vain cherché à voir les grillons qui chahutaient dans les arbres, alors que leur concert nous accompagnait tout au long de notre promenade.

Puis nous sommes redescendus, nous avons quitté l'Antiquité pour retrouver le congrès, parmi nos collègues, renouant avec les connaissances actuelles, attentifs au déroulement des workshops, des présentations, des posters. Mais aussi attentifs aux échanges fructueux qui avaient lieu dans les corridors. Quelle différence, finalement, entre ces personnalités de l'Antiquité et nous? On peut constater une même recherche, un même but malgré des moyens un peu différents.

Cependant, il n'y a pas de place dans nos hôpitaux pour rendre un culte aux Dieux tout-puissants, on ne s'adresse plus à eux pour demander guérison, paix de l'âme, sérénité ou rêve divinatoire. Nous, nous avons nos assureurs, nos politiciens, nos économistes; c'est à eux qu'il faut désormais s'adresser pour trouver les moyens de soulager la souffrance quotidienne du genre humain, souffrance souvent induite par une vie «stressante» asservie aux diktats de l'économie. Nos Dieux à nous ont changé de nom, s'ils n'ont pas perdu leur puissance. Par contre, ils me semblent bien plus lointains et incompréhensibles que les Dieux anciens, surtout moins proches qu'un Jupiter/Zeus tombant amoureux d'une jolie fille, qu'une Vénus/Aphrodite offrant ses charmes. D'ailleurs, ne trouvez-vous pas les grâces de nos assureurs, politiciens et économistes aussi incertaines et incompréhensibles que celles de l'Olympe?!

En rentrant, nous avons mis dans nos bagages une bouffée d'oxygène, du soleil, du plaisir qui nous ont permis d'affronter un long hiver suisse, les inquiétudes à propos de la grippe aviaire, les dépressions et les souffrances de nos patients, les pressions politiques et «tarmédiennes» qui font notre quotidien.

Dr Lilli Herzig
Ch. des Croisettes 8
1066 Epalinges
Lilli.Herzig@hin.ch